



HAL
open science

Peut-on parler de géographies “ postcoloniales ” en France à propos de la géographie des pays dits du Sud ?

Catherine Fournet-Guérin

► To cite this version:

Catherine Fournet-Guérin. Peut-on parler de géographies “ postcoloniales ” en France à propos de la géographie des pays dits du Sud ?. Histoire de la recherche contemporaine: la revue du Comité pour l’histoire du CNRS , 2020. hal-03200532

HAL Id: hal-03200532

<https://hal.science/hal-03200532>

Submitted on 19 Apr 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Peut-on parler de géographies « postcoloniales » en France à propos de la géographie des pays dits du Sud ?

Par Catherine Fournet-Guérin, professeur de géographie, Sorbonne Université

Résumé. Ce texte est consacré à une analyse de la place des approches postcoloniales dans la géographie française des années 1990 à la période actuelle (fin des années 2010). Y sont identifiés les chercheurs concernés. Dans leurs travaux, cette place est limitée. Cependant, la démarche postcoloniale, fondée sur le refus d'un regard dominant et sur la dénonciation des formes d'injustices dans les pays non occidentaux, est en fait très diffuse. La question sociale est au cœur de nombre de travaux. De plus, la prise en compte des approches culturelles et urbaines en géographie pour ces espaces dits du Sud enrichit fortement les thèmes et les démarches de recherche.

Mots-Clefs : études postcoloniales ; géographie culturelle et sociale ; pays du Sud ; domination ; inégalités.

English Title. *Do French Postcolonial Geographies concerning Southern countries exist?*

Abstract. This paper is devoted to an analysis of the importance of postcolonial approaches in the French geography from the 1990^s to the 2010^s. The main researchers are identified. In their research this role is limited. Meanwhile, the postcolonial approach based on the rejection of a dominating outlook and on the denouncing of injustices in non-Western countries is widely spread. The social issue is at the heart of many research. Moreover the way cultural issues are taken into account in geography about these so-called Southern countries highly enriches the themes and research approaches.

Key Words. *Postcolonial Studies; Cultural and Social Geography; Southern Countries; Domination; Inequalities.*

Le terme de postcolonial est récent dans les écrits scientifiques français et provient directement de l'anglais. Il peut désigner à la fois une période, au sens littéral de « après la décolonisation », qui caractérise schématiquement une partie importante du monde non occidental après la Seconde Guerre mondiale, à laquelle il est adjoint l'Amérique latine qui connut plus tôt les mêmes processus (auquel cas il s'écrit post-colonial). Cependant, le sens désormais le plus usuel s'entend comme « au-delà du phénomène colonial », comme un rejet et une volonté de dépassement de cette période marquée par la domination occidentale dans de nombreux domaines - économique, politique et culturelle - sur une large partie du monde¹.

A partir de l'ensemble des références consultées, quatre grands éléments ont été identifiés et sont ici proposés pour que les chercheurs puissent se réclamer des études postcoloniales. Il s'agit tout d'abord d'adopter une position qui consiste à dénoncer toute forme de domination, qu'elle soit raciale, ethnique, sexuelle, etc., position souvent appelée « critique »

1 Pour une définition synthétique et éclairante, voir l'article de Claire Hancock, 2003 ; pour approfondir, voir Sharp, 2009.

de nos jours². Transposée à l'échelle de l'étude des rapports entre régions du monde, cela pourrait donc s'apparenter à une géographie sociale des pays du Sud, entendus comme l'ensemble des pays ayant été sous domination politique européenne à un moment ou à un autre et caractérisés de nos jours par une forte prévalence de la pauvreté ou par des inégalités sociales considérables (Fleury et Houssay-Holzschuch, 2012). Adopter une position postcoloniale, c'est ensuite s'intéresser non pas aux seules difficultés que connaissent ces territoires et aux moyens de les surmonter, c'est aussi orienter le regard du chercheur vers toutes les dimensions de la vie sociale, comme par exemple la vie quotidienne. L'idée est que l'étude des espaces et des sociétés des territoires anciennement colonisés ne se réduit pas aux questions de développement. La géographie postcoloniale se différencie donc de la géographie du développement (voir Robinson, 2006). Il en découle un troisième axiome : les chercheurs qui étudient les sociétés non occidentales vont refuser d'appliquer des modèles forgés sur des cas du Nord et de s'en servir pour mesurer un prétendu « retard » des Suds, considérant qu'il s'agit de sociétés ou d'espaces qui ont la même valeur, qu'il n'existe pas de hiérarchie ni de chemin linéaire de l'histoire et donc que ceux-ci ne sont pas en retard par rapport aux premiers (Chakrabarty, 2009 ; Hall, 2007). Ainsi, les études postcoloniales abordent des thèmes ou des champs tels que la modernité, l'art contemporain, la sociabilité, les imaginaires, les temporalités, les spatialités quotidiennes, pour les transposer aux sociétés des pays autres que riches et « avancés ». Enfin, les partisans de la démarche postcoloniale refusent la représentation dichotomique du monde en deux groupes, « Nord » et « Sud » en particulier, en considérant que l'ensemble du monde est traversé des mêmes dynamiques, avec des variations locales. Comment ces approches, à l'origine émanant de groupes de chercheurs indiens (dont Arjun Appadurai, dont la publication en 1996 de *Modernity at large* a exercé une forte influence) puis américains (Smouts, 2007), se sont-elles diffusées au sein de la géographie en France ? La question est d'importance tant la géographie a été à l'époque coloniale l'auxiliaire du pouvoir afin d'asseoir la domination française dans des territoires lointains, tout comme de nombreux géographes comme Yves Lacoste ont, très tôt, développé une position très critique envers cette entreprise coloniale et en ont dénoncé les abus comme les postulats mêmes (Bayart, 2010).

Il sera question dans ce texte d'envisager la place des approches postcoloniales dans les travaux des géographes formés en France et s'intéressant aux territoires anciennement colonisés. On exclura du propos l'analyse postcoloniale portant sur les personnes originaires des anciennes colonies en France et développée notamment par le géographe Yves Lacoste (2010), d'une manière souvent très contestée ; tout comme on n'évoquera pas non plus les approches postcoloniales consistant à déconstruire en métropole les effets du système colonial (violences, ségrégation, stigmatisation ethno-raciale des personnes originaires des anciens pays colonisés, etc.), étudiées par Claire Hancock par exemple³. Après avoir examiné la relative discrétion de la référence aux études postcoloniales chez les géographes s'intéressant pourtant à leurs objets et à leurs approches, on montrera que de nouveaux espaces, de nouveaux objets d'étude et de nouvelles méthodes se sont diffusés dans la géographie française, marquant *de facto* un changement scientifique d'importance. Cela conduira pour finir à envisager s'il est ou non pertinent de parler de tournant postcolonial dans la géographie française portant sur les pays dits du Sud.

2 Voir dans ce numéro le texte de Cécile Gintrac qui fait le point sur ce courant.

3 Ce choix s'explique en raison de l'ampleur du sujet, impossible à appréhender dans le seul cadre de cet article. Le choix éditorial consistait à se centrer sur les seules géographies des pays dits du Sud.

1. Une place discrète du terme postcolonial dans la géographie française, du moins en apparence

1.1. Peu d'usage explicite du terme « postcolonial » dans l'intitulé des recherches

Alors que le champ postcolonial s'est structuré à partir des années 1980, en anglais d'abord, son entrée dans les études en France et en géographie en particulier est plus tardive. En 2007, Béatrice Collignon, qui a soutenu une thèse sur les spatialités des Inuits, écrit un article de synthèse considéré comme le premier pour la géographie et date de 2006 l'entrée du terme postcolonial dans le champ géographique français (Collignon, 2007). En 2001, Claire Hancock présente la géographie postcoloniale mais dans le domaine anglophone, signe que le champ n'existe pour ainsi dire pas en France (Hancock, 2001).

Pour envisager la place de la référence explicite au champ postcolonial, le catalogue des thèses soutenues et préparées en France depuis 2000 a été consulté (www.theses.fr)⁴. Le résultat est éloquent : en demandant les mots-clés « géographie » et « postcolonial », seules trois thèses comportent le mot en titre, sur 67 en tout, mais la plupart ne sont en fait sélectionnées qu'en raison de la présence d'une référence bibliographique. Emmanuelle Peyvel soutient en 2009 sa thèse consacrée au tourisme au Vietnam sans usage de ce terme dans le titre, tandis que le livre qu'elle en extrait quelques années après le comporte, signe d'une évolution de son cheminement intellectuel, avec un élargissement affirmé aux *postcolonial studies* (2009 et 2016).

Les thèses soutenues dans les principaux laboratoires de recherche en géographie dont les axes de recherche sont spécifiquement consacrés aux pays anciennement colonisés ont ensuite été consultées. Par exemple, au laboratoire parisien Prodig, sur seize thèses soutenues depuis 2014, aucune ne comporte une approche de type postcolonial, l'optique étant centrée sur l'approche développementaliste⁵. Pour le laboratoire centré sur l'Amérique latine, l'IHEAL, le résultat est aussi net : sur 201 thèses soutenues entre 2000 et 2016, aucune ne comporte le terme « postcolonial » dans le titre⁶, ni aucune des 77 en cours au jour de consultation en 2018 (<http://www.iheal.univ-paris3.fr>). A l'IHEAL ne travaillent pas que des géographes, mais des chercheurs représentant diverses sciences humaines et sociales (histoire, anthropologie, sociologie notamment), signe que la discrétion relative de la référence aux études postcoloniales en France ne se limite pas à la géographie. Il en va de même au CESSMA, ex-SEDET : dans ce laboratoire également pluri-disciplinaire, depuis 2005 (date à partir de laquelle sont référencées en ligne les thèses et HDR soutenues), aucune ne comporte le terme (à part une en histoire, mais dans une optique clairement chronologique).

En effectuant la requête des mots-clés « géographie » et « postcolonial » cette fois-ci sur le Sudoc (catalogue des bibliothèques universitaires francophones), seules 34 références apparaissent (et 17 autres si on ajoute un « e » à postcolonial), dont 22 sont en anglais, cinq portent sur la France, deux sont des thèses dans d'autres disciplines et deux seulement concernent des espaces anciennement colonisés, en l'occurrence Abidjan. Le résultat est donc maigre.

Enfin, en parcourant les 240 références de la « sélection bibliographique » de Jean-François Bayart (2010), aucune n'est en géographie, alors qu'il s'agit d'un essai qui entend faire le

4 Ce fichier répertorie les thèses préparées et soutenues depuis 2000 jusqu'au jour de consultation.

5 La même recherche serait à effectuer pour le laboratoire de Bordeaux, « Les Afriques dans le monde », mais ces informations ne sont pas disponibles sur le site Internet.

6 Il en va de même pour le terme « décolonial », pourtant d'origine sud-américaine.

tour des études postcoloniales en France, fût-ce pour les critiquer.

Ces recherches bibliographiques exploratoires⁷ conduisent au constat suivant : dans la géographie française, peu de chercheurs mettent en avant le terme « postcolonial ». Qui sont donc ces précurseurs, ou ces passeurs d'idées ?

1.2. Quelques passeurs et précurseurs, qui se connaissent, mais n'emploient pas tous le terme

Dans la géographie française, quelques chercheurs ont introduit et diffusé le terme postcolonial, contribuant à susciter la réflexion au sein de la discipline et à donner une visibilité à des travaux qui auparavant ne se réclamaient pas de cette « obédience ». Il s'agit de chercheurs appartenant à une même génération, nés dans les années 1960 ou 1970, et pour la plupart appartenant au champ de la géographie culturelle. C'est par ces approches qu'ils en sont venus à lire des travaux anglophones (Saïd, 1978 ; Hall, 2007 ; Chakrabarty, 2000 ; Bhabha, 2004, etc) et à rencontrer le terme de postcolonial. Pour beaucoup, et pour les étudiants qu'ils formèrent ensuite, cette dimension culturelle est à lire et interpréter dans un sens éminemment politique, c'est-à-dire contestataire et « critique » (cf. infra, 3.1.). L'inscription de leurs travaux dans le champ postcolonial allait permettre de conceptualiser cette évolution de la géographie culturelle vers une géographie également politique. Il s'agit entre autres de Béatrice Collignon, de Philippe Gervais-Lambony, de Claire Hancock, de Myriam Houssay-Holzschuch, de Jérôme Monnet, de Jean-François Staszak⁸.

Pour une partie d'entre eux, la fréquentation de Paul Claval (né en 1932) qui développa la géographie culturelle en France au sein de l'université Paris IV-Sorbonne dans les années 1970 à 1990, créa la revue et la collection scientifiques *Géographie et Cultures* à l'Harmattan, fit beaucoup pour diffuser les travaux de la *humanistic geography* en France, et dirigea nombre de travaux dans ce champ, peut être considérée comme déterminante, même si les parcours scientifiques ont pu être divergents par la suite. Ainsi, le recueil collectif de textes, *Ethnogéographies*, publié en 1995, centré sur la prise en compte des pratiques locales dans la manière de désigner l'espace notamment, comporte dans sa conclusion rédigée par Paul Claval des prémisses qui concernent directement notre propos : « il nous faut sortir de la logique impersonnelle et objective de la démarche scientifique habituelle et explorer l'univers mental des hommes » (Claval, 1995, p. 366). Cependant, le propos ne va pas plus loin et il n'est pas formulé que les géographes pourraient ne plus penser l'altérité par le seul prisme de la domination.

Ainsi, la revendication de pratiquer une géographie culturelle a sans doute longtemps contribué à rendre inutile pour nombre de chercheurs l'usage du terme postcolonial. La

7 Le présent article ne prétend à rien : ni à l'exhaustivité ni à la rigueur méthodologique. Les informations consultées sont celles portées à ma connaissance à ce jour. La méthodologie se fonde donc sur des lectures et des réflexions à partir de celles-ci. Cela relève du « bricolage » d'informations disparates, méthodologie théorisée et très souvent mise en œuvre en sciences sociales (voir Meunier *et al.*, 2013). Une vision d'ensemble sur ce sujet ne relève pas du format très contraint d'un article scientifique. Celui-ci est à entendre comme un travail en cours, pour lequel je serais très heureuse qu'il soit repris, poursuivi et approfondi, et bien sûr, discuté scientifiquement. Modestement il est à considérer comme une synthèse sur le sujet, réalisée par une personne bien évidemment « située » dans le champ scientifique (au sens foucauldien du terme) et partie prenante de la question.

8 Dans le cadre de la préparation de cet article, il n'a pas été possible de lire les travaux d'habilitation à diriger des recherches, dont les dossiers ont été soutenus par ces précurseurs. Il y a là une source importante à analyser pour confirmer, infléchir ou infirmer les hypothèses et conclusions proposées dans ce texte. En effet, étant donné le caractère politique du terme postcolonial, il peut être bien plus aisé pour une personne en poste, bien installée dans la carrière de chercheur, de le revendiquer, que pour un futur docteur, d'où l'intérêt d'étudier ces dossiers.

plupart des étudiants ayant effectué une thèse sous la direction de l'une des personnes susmentionnées – ou d'autres, tels Jean-Pierre Raison, Joël Bonnemaïson ou Jean-Louis Chaléard - ont en effet adopté une démarche postcoloniale, mais sans s'en réclamer ni le plus souvent sans utiliser le terme⁹.

1.3. Une mise en avant du terme postcolonial dans la géographie française, récente et limitée

Au tournant des années 2000-2010, des géographes français se mettent à employer le terme postcolonial de façon explicite. On formule ici l'hypothèse qu'il s'agit en partie d'un effet de contexte, voire d'un choix stratégique pour capter une attention internationale grâce à l'indexation des mots-clés et à leur traduction systématique en anglais dans toutes les bases de référencement, désormais électroniques et en ligne. Parmi les deux exemples les plus significatifs, on trouve les travaux d'Emmanuelle Peyvel (2016) et ceux de Kamala Marius (2016). Il s'agit de deux femmes, dont l'une s'intéresse à la question du genre en Inde. K. Marius s'inscrit dans un champ de recherche qui combine l'étude des différentes formes de domination, en l'occurrence ici coloniale, sexuée et économique¹⁰.

Toutefois, très peu de chercheurs ont recours au terme postcolonial, alors que très nombreux sur ceux qui *de facto* s'inscrivent dans ce champ scientifique. Fabrice Ripoll (2006) l'exprime sous la forme d'une boutade, « Peut-on ne pas être postcolonial, surtout quand on est géographe ? ». Ainsi, de nombreuses thèses soutenues dans les années 2010 relèvent bien de l'approche postcoloniale (dénonciation des différentes formes de domination, espaces et sociétés extra-occidentales envisagées comme ordinaires, sans condescendance,...) : celle de Delon Madavan étudiant les minorités tamoules dans des métropoles d'Asie du Sud et du Sud-Est (2013), celle de Marcel Olivier sur le marché de l'art à Nairobi (2014), celle de Judicaëlle Dietrich consacrée à la pauvreté à Jakarta (2015), celle de Nashidil Rouaï portant sur les représentations cinématographiques de Hong Kong (2015), ou encore celle de Marie Bonte sur les espaces de la fête à Beyrouth (2017). Si ces nouvelles générations de chercheurs (pour la plupart nés dans les années 1980 et 1990) ne mettent pas forcément en avant le terme postcolonial, ils pratiquent bel et bien une telle géographie et contribuent puissamment, comme leurs aînés, au renouvellement de la géographie portant sur des territoires hors des pays riches.

2. Les géographes se saisissent de l'étude de nouveaux espaces et de nouveaux thèmes, caractéristiques de la démarche postcoloniale

2.1. A l'échelle du monde, la sortie du « pré-carré colonial »

Durant des décennies, les études portant sur les pays ex-colonisés étaient marquées en France par l'importance des liens coloniaux, ne serait-ce qu'en termes de lieux d'étude.

9 C'est par exemple le cas de Marie Bridonneau, Chloé Buire, Bernard Calas, Karine Ginisty, Sophie Moreau, Marie Morelle, Amandine Spire, Jeanne Vivet.

10 On parle d'approche intersectionnelle pour caractériser ces études qui croisent les différentes formes de domination, lesquelles s'appuient sur les travaux fondateurs de Michel Foucault. Ce point ne pourra pas être approfondi dans le cadre bref de cet article (mais lire le texte de Claire Hancock dans ce même numéro), mais il conviendrait de mener une synthèse épistémologique sur le développement de cette approche critique en géographie, laquelle pourrait bien contribuer à expliquer la faiblesse du recours au terme postcolonial.

L'Afrique anciennement sous domination française se trouve ainsi surreprésentée, tout comme les pays de la péninsule indochinoise, le Vietnam en particulier. *A contrario*, peu d'études portaient sur les pays anglophones ou lusophones d'Afrique, tout comme sur les anciennes colonies britanniques d'Asie. Le cas de l'Amérique latine doit être considéré comme différent, notamment en raison de l'ancienneté de l'indépendance, au début du XIX^e siècle. Ainsi, jusqu'aux années 1990, on peut considérer que la géographie dite d'abord tropicale, puis du tiers-monde, enfin du développement, se cantonne majoritairement – mais pas exclusivement bien sûr – aux territoires de l'ancien empire colonial français.

Depuis lors, en raison entre autres du changement géopolitique mondial qu'a constitué la fin du bloc communiste, et conséquemment de nombre de régimes politiques, de nouveaux pays ont attiré l'attention des géographes. Le cas le plus marquant est celui de l'Afrique du Sud où se multiplient les études dès la fin du système politique d'apartheid. Le pays est considéré comme un cas d'école en raison de la visibilité extrême des inégalités, si bien qu'il en vient à incarner une forme d'idéal-type de lieu des dominations de toutes sortes. Depuis les années 1990 également, des pays se sont enrichis et ont connu une diversification de leur stratification sociale. Ces pays dits émergents attirent à leur tour, comme en témoigne l'essor des thèses menées par des étudiants inscrits en France en Inde, en Chine, au Brésil ou dans des pays où la population demeure majoritairement pauvre ou dans une situation précaire mais est prise dans ce mouvement d'amélioration généralisé des conditions de vie, tels l'Indonésie (Dietrich, 2015) ou le Vietnam (Peyvel, 2009)¹¹. Les lieux d'implantation des centres IRD, anciennement ORSTOM, illustrent bien cet élargissement au monde entier et ce changement de paradigme, même si les territoires anciennement sous domination française demeurent très nombreux. Il en va de même pour les instituts français de recherche situés hors du pré-carré colonial (statut d'UMIFRE, unités mixtes des instituts de recherche à l'étranger¹²), tels l'IFRA à Nairobi ou l'IRASEC à Bangkok, qui ont ouvert les jeunes chercheurs les fréquentant à la littérature scientifique anglophone.

On observe également une tendance à mener des recherches dans plusieurs lieux dans une optique comparative. Ces lieux sont souvent situés l'un dans l'ancien empire français, et l'autre non (par exemple, la thèse de David Goeury, 2011, portant sur les espaces touristiques en Inde et au Maroc), ou bien dans un pays pauvre et dans un pays riche (par exemple Virginie Baby-Collin, 2014, qui dans son mémoire d'habilitation compare la situation des migrants boliviens en Argentine, aux Etats-Unis et en Espagne).

Ainsi, pour la plupart des géographes désormais, la notion d'aire culturelle n'a guère de sens ; comptent davantage les circulations entre les territoires, les phénomènes de créolisation, d'hybridation, et non plus celle d'identité ou de lien pérenne entre les hommes et les lieux (Fournet-Guérin, 2017). Des auteurs, d'origine indienne ou créole, tels Homi Bhabha (2004) ou Edouard Glissant (1997) ont exercé une influence forte sur ces géographes. Christine Chivallon (2004) a joué un rôle de passeur en France pour ces travaux portant sur les Antilles.

2.2. Les micro-espaces, de nouveaux espaces d'étude

11 Pour étayer ce constat, il conviendrait de dresser une carte du monde des Etats choisis comme lieu de recherche en géographie, par exemple en thèse. Jean-Pierre Raison avait posé un jalon en ce sens, dans un texte de 1997, « Les thèses sur l'Afrique tropicale : fleuron de la géographie française ou domaine en crise larvée ? », in Knafou Rémi (dir.), *L'état de la géographie. Autoscopie d'une science*, Paris, Belin, p. 196-206.

12 Sur 27 UMIFRE reconnus par le ministère des affaires étrangères, 20 sont situés en Amérique latine, en Afrique ou en Asie hors pays de l'OCDE. Voir la carte à l'URL suivante : <http://www.umifre.fr/ifre>.

Où que se déroulent leurs recherches, dans l'ancien empire colonial ou partout ailleurs, les géographes formés en France multiplient les approches, transposant à ces espaces les démarches propres à la géographie sociale et culturelle, signant d'ailleurs l'abandon d'un clivage idéologique entre ces deux domaines, du fait de la prise en compte de la dimension politique dans l'expression des phénomènes culturels (Chivallon, 2003 et Di Méo, 2008). Désormais, dans les pays anciennement sous domination coloniale, les géographes français s'intéressent aux espaces domestiques (tous les travaux portant sur les manières d'habiter en ville s'y attardent), aux plages et aux enjeux de cohabitations sur cet espace (Brisson, 2019), aux nouveaux territoires de l'art (Guinard, 2014 ; Marcel, 2014), aux représentations artistiques de l'espace (Staszak, 2003), mais aussi aux lieux de la violence et de l'enfermement (Morelle, 2013) : cette liste, qui pourrait être allongée, illustre à quel point tous les sujets de géographie sociale et culturelle, sont désormais traités par les chercheurs s'intéressant à des espaces naguère considérés comme marginaux à cet égard, en raison du poids des études consacrées à la pauvreté et aux enjeux de développement¹³. Plus largement, nombre de géographes ayant conduit des études dans une ville par exemple ont abordé la vie urbaine, la citadinité, en s'intéressant à l'ensemble de ces thématiques, à travers la vie quotidienne. Il s'agit alors d'une géographie sensible, du vécu, des représentations, qui se veut phénoménologique et fondée sur les habitants, auxquels la parole est donnée. De très nombreux chercheurs se retrouvent dans cette approche : Bernard Calas, Elisabeth Dorier, Philippe Gervais-Lambony, Laurent Faret, Frédéric Landy, moi-même... Pour eux, « donner la parole » s'entend comme un choix politique, tout comme l'étude du quotidien est considérée comme un des moyens majeurs d'accès à la dimension politique. Affirmer que le quotidien est politique est un élément central de nombre des recherches précitées.

2.3. Les espaces non étudiés, les délaissés de la démarche postcoloniale

Toutefois, loin de couvrir l'ensemble des espaces potentiellement concernés, la géographie postcoloniale française laisse de côté nombre d'espaces. Certains sont délaissés pour des motifs de difficulté d'accès au terrain, mais d'autres abandons sont intéressants à interpréter. C'est tout d'abord le cas des espaces ruraux, dont l'étude est très en recul depuis les années 1990. Certes, les pays dits du Sud s'urbanisent rapidement, ce qui conduit légitimement les chercheurs à étudier ces mondes urbains en émergence et en changements rapides. Mais pourquoi ce délaissement subtil des campagnes ? Frédéric Landy et Sophie Moreau interrogent cet état de fait, en parodiant la notion de « droit à la ville » et en souhaitant promouvoir un « droit au village » (voir numéro de la revue *Justice spatiale/Spatial Justice*, 2015), rappelant ainsi la vigueur des antagonismes sociaux dans les campagnes et toute une tradition tiers-mondiste de mouvements d'émancipation qui sont partis du monde rural, étant ensuite relayés par des chercheurs des pays riches. Il semble que l'étude des espaces ruraux soit désormais principalement abordée par le prisme du tourisme (Goeury, 2011 ; Le Bigot, 2017). Les décennies suivantes permettront de voir si la tendance se maintient ou s'infléchit, ce que l'on est porté à croire, avec le renouveau des thèses consacrées au monde rural dans les années 2010 (par exemple Leblond, 2017, au Mozambique). Le phénomène apparu dans les années 2000 d'investissements étrangers

13 Il importe cependant de ne pas verser dans l'excès inverse, qui consiste par contrepoint à minimiser ces sujets, voire à les nier : la question sociale demeure cruciale pour les pays pauvres. Mais la démarche postcoloniale consiste à rappeler que la vie des gens ne se limite pas à celle-ci, qu'il existe une capacité d'agir, d'effectuer des choix et de formuler des préférences propre aux acteurs même en situation de pauvreté.

dans les terres agricoles dans les pays pauvres a également contribué à renouveler l'intérêt pour les formes de domination économique dans les mondes ruraux pauvres et dominés (Brondeau, 2010).

De manière frappante également et de surcroît éminemment paradoxale, les espaces du travail sont le parent pauvre des études postcoloniales : pour qui entend saisir les processus de domination, voilà qui étonne. A de rares exceptions près (par exemple Blanchard, 2016 et Lanne, 2018), les géographes ont laissé ce champ aux sociologues et aux anthropologues (voir par exemple les travaux de Judith Hayem, portant sur les ouvriers en Afrique du Sud). Si les espaces de la sociabilité retiennent toute leur attention, en tant que scènes privilégiées d'observation des rapports inégaux et des tensions sociales, alors il devrait en être de même pour les espaces du travail.

2.4. L'élargissement des objets d'étude : tous azimuts !

Dans la « nébuleuse » des géographes postcoloniaux, avoués ou inavoués, selon la formule de Pascal Clerc (2012), on trouve une multiplicité de centres d'intérêt qui signalent un élargissement des thématiques d'étude depuis les pays riches au reste du monde. Les chercheurs anglophones parlent à ce sujet de *Southern Turn*, formule assez intraduisible, qui exprime - entre autres - l'idée que c'est au tour des pays du Sud d'être l'objet d'études précises et qu'il est possible, et même souhaitable, d'y faire flèche de tout bois pour mieux saisir leurs espaces et sociétés. A propos de l'étude des villes des pays du Sud par exemple, le livre de Jennifer Robinson, paru en 2006 sous le titre d'*Ordinary Cities* a joué un rôle important, quasi libérateur, pour les géographes français concernés. Ce courant revendique en effet d'intégrer les espaces du Sud aux débats théoriques généraux, alors qu'ils en étaient presque toujours exclus. Cela leur a conféré une légitimité et une visibilité importantes.

Dans cette optique, depuis les années 1990, et plus encore 2000, les travaux publiés en géographie depuis la France font montre d'une extrême diversification. La prise en compte des temporalités dans l'étude des espaces gagne les pays du Sud : Philippe Gervais-Lambony étudie les formes spatiales de la nostalgie, tandis que Marie Bonte, dans une thèse soutenue en 2017, envisage une Beyrouth nocturne à travers ses pratiques festives. Catherine Fournet-Guérin et Sandra Mallet ont proposé une géographie politique des temps urbains qui s'intéresse à tous les espaces urbains, du Nord comme du Sud, avec un accent mis sur les rythmes des citadins et des villes ou sur les pratiques et représentations de la nuit (Fournet-Guérin et Mallet, 2016 ; Oloukoï et Guinard, 2016). La curiosité des géographes les conduit désormais vers les pratiques et les représentations du corps dans l'espace (Brisson, 2015) ; vers celle des femmes, et du genre (Marius, 2016). La prise en compte de cette question est flagrante : dans toute thèse désormais, l'auteur consacre une partie plus ou moins importante de l'étude à la place des femmes notamment, ce qui révèle des phénomènes riches, auxquels des chercheurs et des chercheuses de générations antérieures n'auraient pas forcément prêté attention.

3. Quelles particularités de la géographie postcoloniale par rapport à une géographie sociale et culturelle des pays du Sud ?

3.1. Brève sociologie des géographes s'inscrivant dans la mouvance postcoloniale

La diffusion des préoccupations postcoloniales peut tout d'abord s'interpréter à l'aune

d'une sociologie des géographes. Le groupe s'est tout d'abord fortement féminisé¹⁴. Il s'est ensuite ouvert – certes de manière très limitée, mais néanmoins significative - à des personnes elles-mêmes issues de groupes minoritaires ou originaires des pays du Sud, que ce soit directement ou par leur histoire familiale, notamment pour les jeunes chercheurs issus de mondes diasporiques. Il est probable que cette tendance s'amplifiera dans les prochaines décennies. A l'inverse, en raison des conditions socio-économiques et éducatives locales défavorables, très peu de géographes sont d'origine africaine. Plus exactement, très peu des géographes d'origine africaine s'inscrivent dans les thématiques et les approches postcoloniales, la plupart choisissant des sujets liés au développement de leur pays d'origine – notamment en aménagement urbain ou rural - ou à des questions de géographie physique ou environnementale¹⁵.

Tous ont connu une formation universitaire durant laquelle les séjours de formation à l'étranger sont devenus courants, ce qui a contribué à élargir leurs horizons. Corrélativement, la maîtrise d'une langue étrangère, souvent l'anglais, leur permet d'accéder aux travaux anglophones, contrairement à une partie des générations antérieures, souvent handicapées en la matière. Ces langues peuvent également être romanes, ou l'arabe voire le mandarin dont l'étude progresse. De plus en plus nombreux sont ceux qui suivent un cursus linguistique à l'Institut des Langues orientales, en swahili, en khmer ou autre.

Tous sont sensibles à l'altérité, partagent des positions idéologiques marquées par une attention forte aux inégalités sociales et aux phénomènes d'injustice. En effet, pour les chercheurs qui revendiquent un positionnement postcolonial, la dimension politique est centrale et utiliser le terme ne relève pas que d'un choix exclusivement scientifique. Il s'agit d'une forme d'engagement explicite à travers leurs travaux, orientés dans une optique revendiquée « critique » ou « radicale », qui consiste à dénoncer tout ce qui est considéré comme injuste et relevant de formes de domination, quelles qu'elles soient. On retrouve les questions autour du genre (prises en charge par les géographies féministes), de la race et de la domination impérialiste de l'Occident. Beaucoup ont gravité autour du groupe fondé dans les années 2000 qui a proposé à la géographie la notion de « justice spatiale ». Le recours à celle-ci, tout comme à celle de « droit à la ville » a probablement contribué à ne pas recourir à l'étiquette de « postcolonial » : très nombreux sont en effet les participants à ce mouvement.

3.2. *In fine*, qu'est devenue la préoccupation sociale ?

Le risque des approches postcoloniales telles qu'elles ont été évoquées est d'effectuer une coupure avec la manière dont les gens vivent au quotidien dans les pays dits du Sud, autrement dit de sous-estimer, voire de négliger la question sociale. Une approche trop culturelle pourrait conduire à nier les phénomènes de pauvreté et de dominations, quelles qu'elles soient et à proposer une représentation scientifique éthérée de la vie dans ces espaces.

Les chercheurs indiens, notamment historiens, ont promu les *subaltern studies* pour éviter cet écueil, même si les frontières ne sont pas clairement marquées avec les *postcolonial studies*. Il s'agit de concentrer les études sur les personnes dites invisibles, dominées dans les faits mais aussi dans les représentations, comme les domestiques par exemple. Ce champ n'a pas

14 A titre d'illustration, on peut estimer, d'après les prénoms, que les femmes représentent environ 50 % des 126 qualifiés aux fonctions de maître de conférences par le CNU en 2018. Très différente est la situation pour les directeurs de thèse, nettement plus âgés par définition : sur 160 noms répertoriés (cas de double, voire triple, encadrement), 39 sont des femmes, soit environ 25 %. Source : <http://cnu23.pbworks.com/w/page/123434211/Qualifications%202018%20MCF>.

15 Liliane Zossou dénonce cet état de fait (2007).

non plus été très repris en France, en raison du fait qu'il existe depuis fort longtemps un courant très critique dans les sciences sociales qui dénonce les injustices et les inégalités sociales. On assiste dans les années 2010 à un retour des considérations sociales, dans une approche consistant à prendre en compte toutes les formes de dominations, chez certains géographes. C'est le cas de Judicaëlle Dietrich, qui s'intéresse à la « géographie de la pauvreté à Jakarta » (2015) et, ce faisant, s'inscrit pleinement dans une position dénonciatrice des processus inégalitaires et notamment découlant de la néolibéralisation. Claire Brisson (2019) propose une « géographie de l'exclusion » sur les plages de Rio de Janeiro, déconstruisant ainsi une grande idée reçue, celle d'un lieu de rencontre, de mixité sociale et de tolérance raciale. On l'a dit, les chercheurs ayant participé depuis les années 2000 aux travaux des groupes portant sur la justice spatiale, puis sur le droit à la ville au Sud peuvent être adjoints à cette liste, laquelle ne saurait être exhaustive dans le cadre contraint de ce texte.

De plus en plus de chercheurs sont aussi sensibles aux parallèles saisissants entre les évolutions dans les pays du Sud et les pays du Nord (Marie Morelle, Elisabeth Dorier, Sébastien Jacquot par exemple). Les premiers ont en effet été le lieu d'expérimentations de processus néolibéraux dans la gestion urbaine ou des affaires publiques, et certains pensent que ces laboratoires, tout comme les colonies jadis, vont servir de support à la diffusion de ces manières de gérer l'espace et la société dans les pays riches (par exemple avec le recours au financement privé des infrastructures publiques). Dénoncer ces évolutions liées au capitalisme mondial participe à un regain d'intérêt pour les questions économiques et sociales au Sud. Pour nombre de chercheurs, il importe de prêter attention à ce qui se passe « loin ». L'exemple de la paupérisation de la Grèce mise sous tutelle des institutions financières internationales l'a montré avec vigueur : alors que le terme de « plan d'ajustement structurel » n'était guère connu que des spécialistes de géographie du développement, pour caractériser les coupes budgétaires imposées aux pays africains et sud-américains surendettés à partir des années 1980 et ayant conduit à une régression sociale prononcée, dans les domaines sanitaire et éducatif en particulier, les années 2010 ont montré que cela pouvait arriver à un pays de l'Union européenne. Ce type de convergence semble donner raison aux tenants du refus d'une catégorisation du monde en deux groupes, les pays riches et les autres.

Conclusion

En dépit de son indéniable intérêt heuristique, le terme de postcolonial, utilisé pour caractériser un champ de recherche et des méthodes concernant les phénomènes de domination émanant du monde occidental, demeure relativement peu diffusé dans la géographie francophone. Deux géographes spécialistes de géographie culturelle et d'épistémologie l'expriment comme suit en formulant des « interrogations sur la place critique qu'a occupée la géographie culturelle, marginalisée au sein de la discipline institutionnelle et pourtant porteuse précoce des orientations qu'aurait pu suivre une géographie post-coloniale au sens épistémologique du terme » (Louiset et Retailé, 2010). Un autre terme, originaire d'Amérique latine (voir la mise au point de Capucine Boidin, 2009), se diffuse dans les années 2010 comme synonyme proche ou concurrent, celui de « décolonial », signe de l'instabilité des dénominations et de la difficulté épistémologique à fixer ces approches. Si les géographes ne sont pas au centre des débats, ils y participent et, ce faisant, contribuent de manière stimulante à renouveler les réflexions autour de la « géographie du développement ».

Références bibliographiques :

Baby-Collin Virginie, *Prendre place ici et là-bas : géographie multisituée des migrations boliviennes (Argentine, Etats-Unis, Espagne)*, dossier d'habilitation à diriger des recherches en géographie, 2014.

Bayart Jean-François, *Les études postcoloniales. Un carnaval académique*, Paris, Karthala, 2010.

Bhabha Homi, *The location of culture*, London, New York, Routledge, 2004.

Le Bigot Brenda, *Penser les rapports aux lieux dans les mobilités privilégiées : étude croisée des backpackers en Thaïlande et des hivernants au Maroc*, Université Paris I-Panthéon Sorbonne, 2017.

Blanchard Sophie, « Migrations féminines et transformations de l'emploi domestique dans la Bolivie d'Evo Morales », *Amérique Latine Histoire et Mémoire. Les Cahiers ALHIM* n°31, [en ligne]. 2016. <https://alhim.revues.org/5445>

Boidin Capucine, « Études décoloniales et postcoloniales dans les débats français », *Cahiers des Amériques latines*, n° 62, 2009, p. 129-140.

Bonte Marie, *Beyrouth, états de fête. Géographie des loisirs nocturnes dans une ville post-conflit*, thèse de doctorat en géographie, Université de Grenoble-Alpes, 2017.

Brisson Claire, « *Taking a line for a walk* », *Géographie et cultures*, n° 93-94, 2015, p. 303-323.

Brisson Claire, *La couleur de la plage. Géographies de l'exclusion socio-raciale sur les sables de Rio de Janeiro*, thèse de doctorat en géographie, Sorbonne Université, 2019.

Brondeau Florence, « Les investisseurs étrangers à l'assaut des terres agricoles africaines », *EchoGéo* [en ligne], 14 | 2010, mis en ligne le 16 décembre 2010, consulté le 01 septembre 2018 . URL : <http://journals.openedition.org/echogeo/12008>; DOI : 10.4000/echogeo.12008.

Chakrabarty Dipesh, *Provincialiser l'Europe*, Paris, édition Amsterdam [traduction française de 2000, *Provincializing Europe. Postcolonial Thoughts and Historical Difference*, Princeton, Princeton University Press], 2009.

Chivallon Christine, « Une vision de la géographie sociale et culturelle en France », *Annales de Géographie*, Vol 634, 2003, p. 646-652.

Chivallon Christine, *La diaspora noire des Amériques. Expériences et théories à partir de la Caraïbe*, Paris, CNRS, 2004.

Claval Paul, Singaravelou (dir.), *Ethnogéographies*, Paris, L'Harmattan, 1995.

Clerc Pascal, « Qu'est-ce que la géographie postcoloniale ? », in *Géographies. Epistémologie et histoire des savoirs sur l'espace*, SEDES, 2012, p. 115-118.

Collignon Béatrice, « Note sur les fondements des *postcolonial studies* », *EchoGéo* [En ligne], 1 | 2007, mis en ligne le 06 mars 2008, consulté le 25 juin 2018. URL : <http://journals.openedition.org/echogeo/2089> ; DOI : 10.4000/echogeo.2089.

Dietrich Judicaëlle, 2015, *Une géographie de la pauvreté à Jakarta. Espaces de la pauvreté et places des pauvres dans une métropole contemporaine*, thèse de doctorat, Université Paris-Sorbonne, 626 p.

Dietrich Judicaëlle, « De l'altérité à Jakarta », *Géographie et cultures*, n° 93-94, 2015, p. 135-150.

Di Méo Guy, « La géographie culturelle, quelle approche sociale ? », *Annales de géographie*, vol 2-3, n° 660-661, 2008, p. 47-66.

Fleury Antoine et Houssay-Holzschuch Myriam, « Pour une géographie sociale des pays émergents », *EchoGéo* [En ligne], 21 | 2012, mis en ligne le 10 octobre 2012, consulté le 26 juin 2018. URL : <http://journals.openedition.org/echogeo/13167> ; DOI : 10.4000/echogeo.13167

Fournet-Guérin Catherine et Mallet Sandra, « Géographie politique des temps urbains », *L'Espace Politique* [En ligne], 30 | 2016-03, mis en ligne le 15 décembre 2016, consulté le 26 juillet 2018. URL : <http://journals.openedition.org/espacepolitique/4043>.

Fournet-Guérin Catherine, *L'Afrique cosmopolite. Circulations internationales et sociabilités citadines*, Rennes, PUR, 2017.

Glissant Edouard, 1997, *Traité du Tout monde. Poétique IV*, Paris, Gallimard, 1997.

Goeurly David, *Les espaces du mérite : enclavement, tourisme et mondialisation. Les cas de Abansal (Haut Atlas central, Maroc) et du Zanskar (Himalaya, Inde)*, thèse de géographie, Université Paris-Sorbonne, 2011.

Guinard Pauline, *Johannesburg. L'art d'inventer une ville*, Rennes, PUR, 2014.

Hall Stuart, *Identités et cultures. Politiques des cultural studies*, Paris, éditions Amsterdam, édition établie par Maxime Cervulle, 2007.

Hancock Claire, « La géographie postcoloniale. 'L'empire contre-attaque' », in J.-F. Staszak *et al.* (eds), *Géographies anglo-saxonnes*. Paris, Belin, p. 95-98, 2001.

Hancock Claire, « Post-coloniale (géographie) », in Lévy Jacques et Lussault Michel (dir.), *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, p. 732, 2003.

Hancock Claire, « Délivrez nous de l'exotisme : quelques réflexions sur des impensés de la recherche géographique sur les Suds (et les Nords) », *Autrepart*, n° 41 : "On dirait le Sud", p. 69-82, 2007.

Lacoste Yves, *La question postcoloniale : une analyse géopolitique*, Paris Fayard, 2010.

Landy F et Moreau S, "Le droit au village" *justice spatiale | spatial justice*, n° 7 janvier

2015, <http://www.jssj.org/issue/janvier-2015-editorial/>

Lanne Jean-Baptiste, *Des vies en veille : géographies abandonnées des acteurs quotidiens de la sécurité à Nairobi*, thèse de doctorat en géographie, Université de Bordeaux Montaigne, 2018.

Leblond Nelly, *Habiter des espaces investis et des espaces gris : une géographie de la constellation agropolitique à l'œuvre au Nord du Mozambique*, thèse de doctorat en géographie, Université de Montpellier, 2017.

Louiset Odette et Retailé Denis, « Après le post-colonial : décoloniser la géographie », appel à communications pour un colloque, <https://www.histoiredroitcolonies.fr/?Apres-le-post-colonial-decoloniser>.

Madavan Delon, *Les minorités tamoules à Colombo, Kuala Lumpur et Singapour : minorités, intégrations socio-spatiales et transnationalités*, thèse de doctorat en géographie, Université Paris-Sorbonne, 2013.

Marcel Olivier, *Des horizons à la trace. Géographie des mobilités de l'art à Nairobi*, thèse de doctorat en géographie, Université de Bordeaux, 2014.

Marius Kamala, *les inégalités de genre en Inde, regards au prisme des études féministes postcoloniales*, Paris, Karthala, 2016.

Meunier Dominique, François Lambotte et Sarah Choukah, « Du bricolage au rhizome : comment rendre compte de l'hétérogénéité de la pratique de recherche scientifique en sciences sociales ? », *Questions de communication* [En ligne], 23 | 2013, mis en ligne le 31 août 2015, consulté le 16 octobre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/8480>.

Morelle Marie, « La prison centrale de Yaoundé : l'espace au cœur d'un dispositif de pouvoir », *Annales de géographie*, vol. 691, n° 3, 2013, p. 332-356.

Oloukoï Chrystel et Guinard Pauline, « La nuit à Maboneng (Johannesburg, Afrique du Sud) : un front urbain entre sécurisation, marchandisation et contestation », *L'espace politique*, n° 30, 3, 2016.

Peyvel Emmanuelle, *L'Émergence du tourisme domestique au Viêt Nam : lieux, pratiques et imaginaires*, Thèse de doctorat en géographie, Université de Nice-Sophia Antipolis, 2009.

Peyvel Emmanuelle, *L'invitation au voyage, Géographie postcoloniale du tourisme au Viêt Nam*, Lyon, ENS éditions, coll. De l'Orient à l'Occident, 2016.

Raison Jean-Pierre, « Les thèses sur l'Afrique tropicale : fleuron de la géographie française ou domaine en crise larvée ? », in Knafou R., *L'état de la géographie, autoscopie d'une science*, Paris, Belin, 1997, p. 196-206.

Robinson Jennifer, *Ordinary Cities: between modernity and development*, London, New York, Routledge, 2006.

Ripoll Fabrice, « Peut-on ne pas être postcolonial ?... surtout quand on est géographe »,

EspaceTemps.net, (<http://www.espacestemp.net>), Mensuelles, 23.12.2006.

Rouaï Nashidil, *Ciné-géographie hongkongaise. Le Hong Kong cinématographique, outil du soft power chinois*, thèse de doctorat en géographie, Université Paris-Sorbonne, 2016.

Saïd Edward W., *L'orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*, Paris, Seuil, 2003 [1978]. [traduction française de *Orientalism*, 1978, Penguin Books]

Sharp Joanne P., *Geographies of Postcolonialism*, Sage, 2009.

Smouts Marie-Claire, *La situation postcoloniale. Les postcolonial studies dans le débat français*, Paris, Presses de Sciences Po, 2007.

Staszak Jean-François, *Géographies de Gauguin*, Paris, Belin, 2003.

Zossou Liliane, « Chercheur du Sud, sujet du Nord : témoignage », *Autrepart*, vol 1, n° 41, 2007, p. 239-246.

Toutes les références électroniques et tous les sites Internet mentionnés ont été consultés ou vérifiés en octobre 2019.